

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 43 (1898)  
**Heft:** 3

**Nachruf:** Le colonel-brigadier Paul Grand  
**Autor:** Lecomte, F.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## † LE COLONEL-BRIGADIER PAUL GRAND

---

Encore un de nos meilleurs types de soldat, encore un de ces charmants « vieux de la vieille », et de la brave confrérie des « Napolitains », qui disparaît de ce monde, suivant de près les colonels de Cocatrix et Henri Wieland.

La *Revue militaire* lui doit des honneurs.

Depuis vingt ans en dehors de l'activité d'office, il était peu connu de la jeune génération ; mais ceux qui furent ses camarades et ses subordonnés ne lui gardent pas moins un souvenir fidèle. Ils l'ont vu à l'œuvre.

Ils ont pu apprécier ses solides vertus militaires, ses mérites d'esprit et de cœur, son dévouement, son tact, sa sûreté de relations, son jugement clair et fin, son caractère tout de droiture et de dignité, sa prompte appréciation d'une situation ou d'un terrain donnés, sa fermeté de consigne et de commandement, son amour ardent de la troupe et de ses intérêts journaliers, même très minutieux, bref ! tout ce qui constitue les qualités d'un officier désireux de s'assurer l'estime durable de tous ses alentours. Ils savent qu'il a rendu à l'armée constamment et sans bruit des services de toute heure et de toute sorte, restés longtemps en utile exemple, et dont il est bon d'honorer la tradition, de crainte qu'elle ne se perde.

Né le 1<sup>er</sup> septembre 1822, Paul Grand, bourgeois de Lausanne et de Steffisburg au canton de Berne, suivait des cours à l'Académie de Lausanne, en même temps que ses écoles militaires<sup>1</sup> quand, en 1846, échappant à nos agitations politiques locales, il entra comme lieutenant au 4<sup>e</sup> régiment suisse de Naples, celui de Berne. Il rencontra dans ce corps, alors commandé par le colonel Gingins-La Sarraz, plus tard général, père du regretté colonel-divisionnaire Aymon de Gingins, des amis vaudois et bernois qui lui firent bon accueil et l'initièrent vite au rôle qui lui incombait. Ce rôle répondait à ses goûts. Le service était laborieux ; parfois pénible, dur même, car le roi Ferdinand, un militaire de race, savait tenir ses troupes

<sup>1</sup> Recrue d'infanterie en 1842, caporal en 1843, sous-lieutenant en 1844.

en haleine. L'excellente instruction, théorique et pratique, qu'il faisait donner à ses officiers, si rude qu'elle fût, s'alliait d'ailleurs à de larges et fort agréables compensations. Naples la belle valait bien l'antique Capoue et ses délices célèbres.

L'année 1848, partout bouillonnante de verve populaire, amènerait d'autres distractions plus intéressantes encore. Ce furent des jours sombres, ont dit, non sans raison, les patriotes italiens. Ce fut une perspective de fête, disaient nos soldats suisses, un peu las des parades, des inspections, des processions, et charmés de passer à des exercices plus belliqueux. Ça sentait la poudre.

En effet, la révolution qui couvait sous la cendre depuis une année, éclata foudroyante en mai 1848. Les Suisses, environ six mille hommes, la tinrent en échec ; leur vaillance fut l'ancre du salut ; ils sauvèrent, pour dix ans, la monarchie napolitaine en enlevant, le 15 mai au soir, après neuf heures d'acharné combat contre plus de dix mille insurgés, la grande barricade de Santa-Brigida.

Le triomphe coûta cher.

Parmi les monceaux de corps humains encombrant les abords du dernier assaut, les Suisses comptaient 29 morts, dont 6 officiers, et 178 blessés, dont 13 officiers. Au nombre de ces derniers figurait le lieutenant Paul Grand, frappé d'une balle à la jambe, blessure qui le rendit longtemps boiteux. Il ne s'en remit qu'en Suisse, aux bains de Baden, je crois. Dès qu'il fut valide, il repartit pour son régiment, qu'il rallia à Palerme, où la lutte avait recommencé et n'était pas près de finir.

La victoire avait mal inspiré le gouvernement. La réaction fut affreuse, les représailles excessives. On faisait ainsi la partie belle aux insurgés. Toutes les libertés concédées naguère étaient retirées ou menacées ; les lois constitutionnelles violées, les plaintes du public toujours plus fortes. Aussi quand, après cela, les troupes suisses furent invitées, en 1850, à prêter un nouveau serment de fidélité, il y eut de l'hésitation. Plusieurs officiers, dont Paul Grand et Aymon de Gingins, préférèrent quitter le service et démissionnèrent.

Rentré à Lausanne, Paul Grand fut incorporé de nouveau dans un bataillon de fusiliers comme lieutenant en 1852, et capitaine en 1854. D'une tenue exquise, parfaitement correcte d'ailleurs, n'ayant d'autre fioriture que sa croix de St-Georges

et une médaille de campagne, gagnées au feu (ce que la Constitution n'interdisait pas encore), son passage dans les rues de Lausanne, d'allure aisée et ferme, sans ostentation ni pose, y fit souvent sensation. En 1855 le colonel fédéral Veillon, Frédéric, inspecteur général des milices vaudoises, à qui il était attaché comme officier d'ordonnance, le fit passer à l'état-major fédéral avec son grade de capitaine et le conserva comme adjudant pendant de nombreuses années. En 1860 il fut promu major, lieutenant-colonel en 1864, puis colonel fédéral en 1868.

Dès son entrée au fédéral Paul Grand fut souvent appelé en service actif, soit comme officier d'état major, soit comme instructeur surtout de cavalerie, car il était parfait cavalier autant que solide fantassin, soit comme chef de troupes, ainsi à l'école centrale de Thoun en 1865, comme lieutenant-colonel et commandant d'une des brigades d'école.

A ces divers services il apportait, avec un goût inné et un zèle soutenu, toutes les facilités que donnent la fortune et l'absence de ces soucis d'affaires ou de famille, qui pèsent si souvent, hélas ! parfois si lourdement sur nos officiers militaires.

Dans les meilleures conditions d'un officier de carrière, avec fins chevaux, bons domestiques, bel attirail et le reste, il n'en était pas plus fier pour cela, au contraire ; à l'occasion il redoublait d'obligeance et de modestie.

Un de ses premiers services d'état-major l'appela au rassemblement de l'Ouest, à Yverdon, en septembre 1856, sous le colonel Bourgeois, comme adjudant du colonel Fogliardi, l'un des trois brigadiers de ce rassemblement.

C'est pendant ces manœuvres, on le sait, qu'éclata la tentative de révolution prussienne à Neuchâtel, laquelle amena la campagne dite des bords du Rhin, en plein hiver 1856-57. Grand la fit avec joie, au début du moins, comme adjudant de son divisionnaire Frédéric Veillon, dont la division, la II<sup>e</sup>, devait, dès Delémont et Laufon, aller garder ou franchir le Rhin, suivant les circonstances, à Rheinfelden, ou servir de réserve aux troupes tenant Bâle. Elle avait à sa droite la I<sup>re</sup> division, Charles Veillon, d'abord à Bienne, puis à Baden, aussi destinée à franchir le Rhin vers Eglisau. Les deux frères et leurs états-majors fraternisèrent, un beau jour d'hiver, dans le Jura. J'y trouvai le capitaine Grand à la fois grave et

rayonnant, heureux d'une campagne s'annonçant comme sérieuse, mais affecté de ce que les troupes de la II<sup>e</sup> division n'étaient pas encore appelées en ligne autour de leurs états-majors. On espérait encore la lutte. Oh les beaux temps ! Oh les beaux rêves ! Grandes illusions peut-être, mais douces aux militaires suisses de la trempe de Paul Grand, douces surtout aux officiers vaudois, fiers de compter, dans cette rapide mobilisation de guerre, cinq divisionnaires du canton : Bourgeois à la III<sup>e</sup> division, les deux Veillon aux I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> divisions, Bontems, patriotiquement revenu d'une démission en bourrasque, à la IX, enfin Delarageaz, l'éminent conseiller d'Etat, colonel d'artillerie, commandant et créateur du grand camp retranché qui s'improvisait si merveilleusement à Bâle.

On était prêt à tout, quand la paix et le licenciement survinrent vers fin janvier. Pour beaucoup ce fut un mécompte. Grand fut parmi les déçus, pas longtemps il est vrai ; son sens juste et droit ne pouvait méconnaître l'avantage, relatif au moins, de la solution intervenue.

Au printemps 1859 lors de la guerre d'Italie, il fut appelé à l'état-major du colonel Bontems, commandant du corps d'occupation du Tessin, et en 1860 à l'état-major du colonel Ziegler, dont la division était rassemblée à Genève. On sait qu'il était question de faire occuper la zone neutre de la Savoie dès Genève par Ziegler et dès Lausanne et Morges par la division Ch. Veillon, autre campagne qui eût pu être sérieuse, mais qui resta en l'air, ou à l'état de simples préliminaires.

Dans la mobilisation de 1870, guerre franco-allemande, Grand, devenu colonel fédéral, commandait la 8<sup>e</sup> brigade de la III<sup>e</sup> division, colonel Aubert. Les trois brigades de cette division furent mises sur pied successivement dès l'automne, comme suite à la grande mobilisation de juillet.

En novembre, le colonel Grand releva la 9<sup>e</sup> brigade, colonel Tronchin, à Porrentruy, et comme l'orage approchait de nos frontières par le siège de Belfort et l'offensive de l'armée de l'Est, le colonel Grand eut l'occasion de voir ou d'entrevoir des choses fort intéressantes. Relevé après ses six semaines par la 7<sup>e</sup> brigade, colonel Constant Borgeaud, il fut derechef et subitement requis lors du nouvel appel de troupes nécessité par les revers de Bourbaki et mis à la tête d'une brigade combinée, composée des bataillons 45, 46, 70 (Vaud) et

chargée de garder le Jura vaudois dès Vallorbes à St-Cergues. Le 31 janvier il fixa son quartier-général à Vallorbe et eut à procéder, dès le lendemain, au désarmement des pauvres soldats français arrivant exténués soit par la grande route de Jougne soit dans la Vallée à travers les hautes neiges du Risoux<sup>1</sup>. Les services qu'il rendit à cette occasion, avec autant de fermeté que de mesure, furent très méritoires.

Lors de la réorganisation militaire de 1874, au système binaire, le colonel Grand, qui était inspecteur de l'infanterie du 13<sup>e</sup> arrondissement fédéral (Valais, Genève) resta dans la division Aubert, devenue la 1<sup>re</sup>, à deux brigades et deux *régiments* chacune. Le colonel Grand reçut la 1<sup>re</sup> brigade, ayant comme chefs de régiment les lieutenants-colonels de Cocatrix et de Guimps, et comme collègues les colonels Favre, Edmond, à la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division, Bonnard, Emile, et Froté à la II<sup>e</sup> division, tous morts aujourd'hui. Il prit comme adjudant le capitaine fédéral E. Secretan, maintenant colonel.

La mise en train du nouveau régime ne fut pas des plus aisée; la voie régulière du service qu'il comportait s'allie difficilement avec la nature d'une armée de milices sans cadres permanents. La tâche des premiers temps fut lourde pour les rouages supérieurs et amena quelques mécomptes. Le colonel Grand s'y dévoua de son mieux et triompha de maintes difficultés, grâce à son expérience et à son tact.

En 1877, le tour des cours de répétition de brigade de la 1<sup>re</sup> division l'appela à commander sa brigade à Bière et Mollens, commandement dont il s'acquitta comme on pouvait s'y attendre, c'est-à-dire d'une manière distinguée.

Néanmoins ce fut son dernier service actif. Le 6 décembre de cette même année, il donna sa démission, et la maintint malgré les vives instances de l'autorité militaire supérieure pour l'en faire revenir. Elle lui fut accordée le 20/25 janvier 1878 avec les remerciements d'usage, en même temps qu'à ses

<sup>1</sup> L'état-major de la 8<sup>e</sup> brigade reçut à Vallorbe et à la croisée de Ballaigues par la route de Jougne environ 26 mille hommes, 4300 chevaux et 106 canons: au bataillon Groux (45) à la Vallée arrivèrent 10 400 hommes, et au 46<sup>e</sup>, commandant Baud, à Saint-Cergues, seulement quelques égrenés, une dizaine; les colonnes qui suivaient purent être dirigées à temps par les avant-postes de la Cure sur la route française encore libre de la Faucille et du Pays-de-Gex. Le 5/6 février la 8<sup>e</sup> brigade fut relevée par la 14<sup>e</sup> de la division Meyer, et licenciée le 10/11 février.

collègues Favre, Edmond, devenu très souffrant à la suite d'une chute de cheval à son cours de brigade<sup>1</sup>, Chuard à Corcelles, Burnand, Ed<sup>d</sup>, à Moudon, et de Rham, à Giez, ces deux derniers de l'artillerie, tous pour « cause d'âge ». Le colonel-divisionnaire Aubert avait déjà démissionné quelques mois auparavant, et il était remplacé par le colonel Philippin, de Neuchâtel, qui n'accepta pas.

Toujours discret, le colonel Grand n'a pas donné de motif spécial de sa démission. Respectons sa discrétion. On est sûr qu'elle ne démentirait pas le dicton illustré par une des plus charmantes Nouvelles d'Eugène Rambert : « Le meilleur soldat n'est pas celui qui fait le plus de poussière ».

Le colonel Grand n'en continua pas moins à garder un vif intérêt aux choses de l'armée et toutes ses habitudes militaires. On le rencontrait comme précédemment aux assauts d'armes, aux courses de chevaux, à la chasse, à des conférences d'officiers et dans plusieurs Sociétés d'utilité publique ou philanthropiques, sans parler du Grand Conseil et des autorités communales lausannoises, dont il fut longtemps membre : partout le bienvenu, élu et réélu par tous les partis.

Homme de bon conseil, de bonne plume à l'occasion, la *Revue militaire* le comptait au nombre de ses vieux amis. Avec quelques efforts de plus de ma part, et que je regrette aujourd'hui de n'avoir pas faits, au risque d'être importun, il fût devenu presque un collaborateur. A ce défaut, ses avis et renseignements, une fois sollicités, ne se faisaient jamais attendre et souvent ils m'ont été fort utiles<sup>2</sup>.

Je présume qu'il laisse quelques manuscrits qui pourraient avoir du prix, entre autres des souvenirs de ses campagnes de Naples et de Sicile et un mémoire sur la marche de l'infanterie, ses chaussures, son paquetage, qu'il voulait revoir. Il tenait en outre un répertoire des divers articles de la *Revue militaire suisse* dès sa fondation en 1856, vrai travail de bénédictin. De tout cela, et de maintes autres choses encore, nous devons causer aux premiers loisirs.

Je l'avais vu si bien portant à son dernier anniversaire, si

<sup>1</sup> Père du colonel actuel Camille Favre.

<sup>2</sup> Ce fut notamment le cas pour ma réplique aux mémoires Marbot, pour la 3<sup>e</sup> édition de mon *Esquisse biographique et stratégique* sur le général Jomini, et pour plusieurs chapitres de ma « Guerre franco-allemande ».

gai, si fier de son trois quarts de siècle, que j'avais pensé que rien ne pressait. La mort en a décidé autrement.

Qu'elle emporte, avec mes tristesses d'une déchirure si peu prévue, mes plus vifs et sincères hommages à la mémoire de cet excellent et vaillant camarade ; ils seront partagés, j'en suis sûr, par tous ceux qui l'ont connu d'un peu près, tant au civil qu'au militaire.

Colonel LECOMTE.

---

## NOUVELLES ET CHRONIQUE

---

### CHRONIQUE SUISSE

*(De notre correspondant particulier.)*

Le nouvel obus brisant. — Refonte du plan de mobilisation. — La fête de Neuenegg. — Le doyen de l'armée. — Société du landsturm. — Société de cavalerie de la Suisse orientale. — Attachés militaires. — Revues d'organisation. — Signaux optiques. — Encore le règlement d'habillement. — Marche de 285 km.

Berne, le 7 mars 1898.

Le nouveau projectile d'artillerie dont il a été question dans la presse est destiné uniquement aux 60 mortiers de 12 centimètres de l'artillerie de position. C'est un obus brisant du type de l'usine suédoise de Bofors. Fait pour détruire des obstacles, il est pourvu d'une tête renforcée, qui augmente sa puissance de pénétration. Le corps de ce projectile est d'un acier extrêmement résistant. Voici ses dimensions : longueur 44,5 cm. ; calibre 12 cm. ; paroi 12-13 mm. ; fond 22-25 mm. ; charge : 1700 grammes de poudre blanche. Poids total : 18 kilos. L'introduction de cet obus est résolue en principe, mais pour la position seulement. L'artillerie de campagne reste dotée du shrapnel comme projectile unique ; cela ne signifie pas que l'obus brisant lui serait inutile. Mais, si cet obus doit posséder la puissance qu'on en exige actuellement, il est nécessaire de le faire plus long que le shrapnel, ce qui entraîne la juxtaposition si incommode des châssis de dimensions différentes.

— On ne se doute généralement pas que les modifications apportées l'an dernier à notre organisation militaire ont eu pour conséquence la refonte de tout notre plan de mobilisation. Cet énorme travail touchant maintenant à sa fin, il est permis d'en parler et de constater qu'il a imposé à